|  |
| --- |
| **Sujet : « Familles, je vous hais ! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur » (André Gide, *Les Nourritures terrestres,* 1897).** |

**Analyse**

L’écrivain André Gide, dans son recueil *Les Nourritures terrestres*, paru en 1897, dépeint l’éveil des sens de ses deux personnages principaux, encourageant par là même son lecteur à se rendre disponible à la vie et ouvert à la beauté du monde. Ce faisant, il l’incite à se défaire de ce qui l’aliène ou l’entrave.

C’est dans ce contexte que Gide proclame sa haine de la famille. On prendra ici le terme « famille » au sens large (on relève le pluriel, « familles ») : au-delà de la famille comme lien de sang, on inclura toute communauté à laquelle l’individu est attaché, que ce soit par le sang, le sol ou les mœurs.

La citation s’organise en deux parties, correspondant aux deux phrases de l’extrait.

**1. Le cri de haine lui-même**, adressé aux « familles » dans la première phrase exclamative, paraît viscéral ici : les communautés familiales seraient les plus néfastes, si bien qu’il serait paradoxalement urgent de s’éloigner de ceux qui sont les plus proches de nous.

**2.** La deuxième phrase, constituée de groupes nominaux juxtaposés, explicite **les raisons de cette haine de la famille**. La citation dénonce le principe même de la famille comme étant un milieu replié sur lui-même, « clos », « refermé », étanche, excluant, ne permettant pas l’intégration de l’extérieur et étouffant à l’intérieur.

Bien plus, les familles seraient insupportables dans la mesure où elles se voient elles-mêmes comme la source exclusive de toute félicité dans l’existence. L’expression « possessions jalouses du bonheur » peut en effet se comprendre comme si les communautés familiales se présentaient aux individus comme la seule manière d’accéder au bonheur, à l’exception de toute autre voie possible. Le cocon familial, et seulement lui, donnerait un sens et une joie à l’existence.

**Problématique**

Dans ces conditions, on peut se demander dans quelle mesure la famille, et au-delà toute communauté, en tant que monde replié sur lui-même prétendant garantir seul le bonheur de l’individu, peut apparaître comme aliénante. Ne peut-on pas penser, au contraire de ce que suggère Gide, qu’elle est effectivement la clé d’une vie heureuse ?

**Annonce du plan**

À la lumière des œuvres au programme, nous verrons dans un premier temps que comme l’affirme André Gide, la communauté, en tant que milieu clos, peut être détestable, avant de nous demander si elle ne peut pas aussi être source d’attachement et de joie. Nous terminerons en envisageant la possibilité d’une communauté ouverte, souple, et ne prétendant pas nécessairement au bonheur de ses membres.

1. **La communauté, en tant que milieu clos, peut être détestable**
2. **Mais elle peut aussi être source d’attachement et de joie**
3. **La possibilité d’une communauté ouverte**
4. **Une communauté détestable…**

Dans un premier temps, comme le soutient Gide, on peut envisager que la famille est haïssable en raison de sa fermeture et de sa prétention exclusive à assurer le bonheur de ses membres.

1. **La communauté familiale comme milieu « clos », possiblement étouffant**

**> Wharton :** Archer, au chap. 11 du *Temps de l’innocence*, est pressé par son supérieur, Mr. Letterblair, de s’occuper de l’affaire du divorce de Mme Olenska. Il comprend alors que cet ordre vient de Mrs. Mingott et qu’il n’a pas la liberté de s’en affranchir : « La beauté, le charme de May lui avaient fait oublier la pression des chaînes Mingott. Le commandement de la vieille Mrs. Mingott lui rappela tout ce que le clan se croyait en droit d’exiger d’un futur gendre » (p. 109). La communauté exerce ainsi une « pression » sociale sur ses membres, qui ne peuvent s’en défaire. Un peu plus tôt, lors de sa première discussion avec Mme Olenska, Newland se sentait déjà « emprisonné dans le convenu » (p. 88).

**> Eschyle :** *Les Sept contre Thèbes* mettent en scène la famille et son héritage maudit. Ainsi Étéocle s’exclame-t-il : « Ah, race furieuse, si durement haïe des dieux ! Ah ! race d’Œdipe – ma race ! Digne de toutes les larmes ! Hélas, voici accomplies aujourd’hui les malédictions d’un père ! » (p. 179). Cette souillure initiale le conduit à commettre une faute à son tour, en commettant un fratricide sur la personne de Polynice : « c’est moi-même qui irai me mesurer avec lui (…). J’engagerai le combat avec lui » (p. 179-180). Ici, la clôture de la communauté familiale mène à l’autodestruction.

**> Spinoza :** Le philosophe, au début du chap. 18 du *TTP*, condamne l’organisation de l’État des Hébreux et considère qu’elle n’est pas transposable à des États contemporains : « une forme d’État comme celle-ci ne pourrait convenir, tout au plus, qu’à des hommes qui voudraient vivre seuls sans commerce avec le dehors, se renfermer dans leurs limites et s’isoler du reste du monde » (p. 146). Il souligne ici fortement la clôture de la communauté hébraïque et son repli sur elle-même.

1. **Les « portes fermées » : manque de curiosité et refus de s’ouvrir aux autres communautés**

**> Eschyle :** Dans *Les Suppliantes,* les propos de Danaos laissent entendre que toute communauté est sous-tendue par la haine de l’étranger et se construit par le rejet d’autrui : « Quand il s’agit d’un étranger, chacun tient prêts des mots méchants, et rien ne vient plus vite aux lèvres qu’un propos salissant » (p. 95). Cette idée était déjà annoncée dans la prise de parole précédente du coryphée : « Chacun est prêt à lancer le blâme sur un étranger » (p. 94).

**> Wharton :** La nation américaine se construit par son opposition avec d’autres pays et Archer ne conçoit pas de partir ailleurs (p. 138). L’Europe est à la fois un modèle et un repoussoir pour la bonne société new-yorkaise, qualifiée de « petite citadelle fermée » (p. 48). Mais New-York à son tour fait l’objet d’une critique de la part de Winsett, l’ami journaliste d’Archer : refermée sur elle-même (Olenska a « sans doute fréquenté une société moins fermée », dit-il p. 136), la bonne société new-yorkaise témoigne d’un manque de curiosité qui a pour conséquence que « la vie intellectuelle ici meurt d’inanition » (p. 138).

**> Spinoza** démontre au chap. 17 du *TTP* que dans les premières communautés hébraïques, « la haine atroce de tout Gentil [était] devenue non seulement licite, mais devoir pieux » (p. 129). Haïr les Gentils, c’est-à-dire tous ceux qui ne sont pas Hébreux, relève de la piété, ce qui favorise la cohésion de la communauté. En d’autres termes, les Hébreux sont d’autant plus unis qu’ils haïssent les autres. On voit ainsi combien la structure de la communauté est ici fondée sur la fermeture et le rejet total des autres communautés.

1. **La communauté prétend jalousement assurer le « bonheur » des siens alors que c’est une illusion**

**> Wharton :** Au début du roman, « Newland remercia le ciel d’être un citoyen de New York et sur le point de s’allier à une jeune fille de son espèce » (p. 49), mais plus tard, « la monotonie de sa vie lui mettait dans la bouche comme un goût de cendres ; par moments, il avait le sentiment d’être enterré vivant » (p. 151). Nombreuses sont les occurrences qui témoignent d’un enfermement progressif dans un carcan social, venant démentir les promesses initiales de bonheur. Ainsi, pour Archer, p. 139 : « Combien d’autres, avant lui, avaient rêvé son rêve, qui graduellement s’étaient enfoncés dans les eaux dormantes de la vie fortunée ! » ; ou encore, pour May, dont l’âme « avait été pareillement enfermée dans une armature aussi rigide que sa taille fine » (p. 309).

**> Eschyle :** Dans *Les Suppliantes,* les Argiens rivalisent d’hospitalité au point de laisser penser aux Danaïdes que leur bonheur est garanti, mais Danaos reste lucide sur le contre-don que leurs hôtes pourraient finir par exiger d’eux, « succombant au désir » et émus par la « délicate beauté des vierges » (p. 95). Il exhorte ainsi les Danaïdes à se prémunir du « trait charmeur du regard » des Argiens, qui pourraient représenter une menace de même nature que les fils d’Égyptos.

**> Spinoza :** Dans sa Préface, Spinoza évoque la duperie qui est au cœur du régime monarchique. Celui-ci repose sur l’exploitation de la superstition des hommes, « afin qu’ils combattent pour leur servitude comme s’il s’agissait de leur salut » (p. 47). L’obéissance des hommes aux préjugés leur procure une illusion de bonheur alors que la communauté est, en fait, asservie.

**Transition.** Ainsi, il apparaît dans un premier temps, comme le suggère André Gide, que la famille semble bien être un lieu haïssable, du fait de son aspect fermé et de sa prétention à pouvoir assurer seule le bonheur de l’individu. Néanmoins, une telle position est peut-être un peu trop radicale. Ne peut-on prendre au sérieux la joie et l’attachement sincère que la famille promet et promeut ?

1. **… Ou source de joie et d’attachement véritables ?**

Contrairement à ce que suggère Gide, nous sommes tout à fait fondés à aimer la famille et, plus largement, notre communauté d’appartenance – et non à les haïr. En effet, on peut y être authentiquement attaché et on peut envisager que l’une comme l’autre contribuent effectivement à notre bonheur : pourquoi y voir nécessairement quelque chose d’insupportable ?

1. **Un attachement authentique à la communauté**

**> Wharton :** Newland Archer, au début du roman, adhère entièrement aux valeurs de sa communauté. Les conventions absurdes, comme de faire chanter en italien « le texte allemand d’un opéra français chanté par des artistes suédois », lui semblent « naturelles » (p. 23). Ou encore, plus loin : « Peu de choses semblaient à Newland Archer plus pénibles qu’une offense au *bon goût,* cette lointaine divinité dont le *bon ton* était comme la représentation visible » (p. 32).

Plus encore, la famille apparaît comme le lieu d’un attachement, en vertu de la protection qu’elle peut conférer à ses membres. Ainsi Archer dit-il à Ellen : « Votre famille vous conseillera, vous expliquera, vous montrera la voie » (p. 92). Au chapitre 34, Wharton fait le sommaire de la vie d’Archer en concluant qu’il « avait été, somme toute, ce qu’on commençait à appeler à New York un *bon citoyen*. (…) Ses jours étaient remplis, et remplis avec honneur. N’était-ce pas tout ce qu’un homme de bien pouvait demander ? » (p. 307). L’attachement de Newland à sa famille lui fait « honorer ce passé dont il portait le deuil : après tout, il y avait du bon dans les anciennes traditions » (*ibid.*).

**> Eschyle :** Étéocle, dans la harangue qui ouvre *Les Sept contre Thèbes*, appelle le peuple à « porter secours à la Terre maternelle », qualifiée de « la plus tendre des nourrices », elle qui « à l’heure où, enfants, vous vous traîniez sur son sol bienveillant, a pris toute la charge de votre nourriture et fait de vous les loyaux citoyens armés du bouclier » (p. 157). Il éveille en chacun le sens patriotique qui sommeille.

**> Spinoza :** Dans sa Préface, Spinoza souligne le « rare bonheur » qui lui « est échu » de « vivre dans une république, (…) où tous tiennent la liberté pour le plus cher et le plus doux des biens » (p. 48). L’attachement du philosophe à la république d’Amsterdam est authentique. Plus loin, au chap. 17, il évoque « l’amour » des Hébreux pour leur patrie, qui « n’était pas un simple amour, c’était une piété » (p. 128).

1. **La communauté peut être choisie**

**> Wharton :** Le personnage d’Ellen Olenska témoigne d’une volonté de réintégrer de bonne foi la communauté américaine après avoir vécu en Europe. Elle croit sincèrement dans la possibilité d’être accueillie au sein de ce monde et se dit prête à se plier aux coutumes du vieux New-York : « Vous m’expliquerez tout », dit-elle à Newland ; « vous me direz tout ce que je dois savoir » (p. 90). Lors du même entretien, elle témoigne de son affection pour la ville : « Si vous saviez comme je l’aime (New York), précisément à cause de cela : toutes ces lignes droites, dans tous les sens, avec toutes ces grandes étiquettes honnêtes sur chaque chose » (p. 92).

**> Eschyle :** S’étant désolidarisées des fils d’Égyptos, les Danaïdes souhaitent désormais faire communauté avec les Argiens dans *Les Suppliantes*. C’est pourquoi Danaos leur conseille de se comporter convenablement à l’égard de leurs hôtes, pour attirer leur sympathie : « Qu’aucune effronterie sur vos visages au front modeste, ne se lise en votre regard posé. Enfin, ni ne prenez trop vite la parole ni ne la gardez trop longtemps » (p. 64). Le retissage des « liens anciens » permet d’établir une communauté choisie. Dans les *Sept contre Thèbes,* Polynice a, lui aussi, opté pour une nouvelle communauté, composée de Tydée, Capanée, Etéocle, Hippomédon, Parthénopée et Amphiaraos.

**> Spinoza :** Au chap. 16 du *TTP*, Spinoza met en place les conditions d’un pacte social, par lequel, guidés par la raison, les individus décident de transférer leur droit naturel. Il s’agit d’une communauté choisie, bien qu’elle soit en même temps nécessaire, car « s’ils ne s’entraident pas, les hommes vivent très misérablement et (…) s’ils ne cultivent pas la raison, ils restent asservis aux nécessités de la vie » ; ils ont dû, dès lors, « nécessairement aspirer à s’unir en un corps », « pour vivre dans la sécurité et le mieux possible » (p. 70). Ils choisissent ainsi de faire société et de s’unir par contrat pour jouir des bénéfices de la communauté.

1. **Des moments de joie dans la communauté**

**> Wharton :** Archer éprouve une joie non feinte au moment de l’annonce de ses fiançailles avec May, au chap. 3. « Quelle vie nouvelle il envisageait, avec cette blancheur, ce rayonnement, cette bonté, à ses côtés ! » (p. 41). Plus tard, au début du chap. 10, Wharton décrit une promenade joyeuse du jeune couple dans Central Park : « Le temps était exquis. (…) Les couleurs de May s’avivaient dans le froid, comme celles d’un jeune érable à la première gelée. Archer, fier des regards qu’elle attirait, oubliait ses perplexités secrètes dans la joie de la regarder » (p. 96).

**> Eschyle :** Dans *Les Sept contre Thèbes,* l’annonce de la victoire suscite, au moins en partie, la joie de la communauté, même si elle est tempérée par l’annonce de la mort d’Étéocle. Ainsi s’exprime le messager : « Il y a là matière à la joie comme aux pleurs. Thèbes a la victoire » (p. 185). Dans *Les Suppliantes*, l’annonce faite par le Roi de l’asile qu’il accorde aux Danaïdes est source de joie et de soulagement, comme l’illustre la réplique du coryphée : « Que des biens sans nombre payent tes bienfaits, roi vénéré entre les Pélasges ! » (p. 94).

**> Spinoza :** Au chap. 17 du *TTP*, évoquant la communauté des Hébreux, Spinoza note l’importance de la dévotion dans leur quotidien, particulièrement lors des jours fériés. Or, cette dévotion est, selon le philosophe, la source d’une joie profonde : « Rien ne s’empare de l’âme avec plus de force que la joie qui naît de la dévotion, c’est-à-dire à la fois de l’amour et de l’admiration » (p. 132). Il existe ainsi une félicité possible au sein de la communauté.

**Transition.** À l’issue de cette deuxième partie, il semble qu’il faille nuancer le propos de Gide : la famille n’est peut-être pas si haïssable qu’il le laisse entendre, du fait de la joie et de l’amour authentiques qui peuvent s’y déployer. Nous devons donc dans un dernier temps réinterroger à nouveaux frais la communauté familiale en réfléchissant aux voies vers le « bonheur » qui s’ouvrent à l’individu sans que la famille vienne s’imposer à lui comme carcan étouffant, mais sans non plus la rejeter totalement.

1. **La possibilité d’une communauté ouverte**

En dernière analyse, il nous faut élargir la discussion en considérant que la fonction de la communauté ne réside peut-être pas dans un encadrement « clos » de ses membres, et que le « bonheur » promis par la structure familiale n’est pas exclusif à celle-ci. D’une part en effet, il nous est possible de fréquenter plusieurs familles, et de l’autre, cet impératif de félicité manque peut-être la véritable fonction du lien communautaire.

1. **On peut fréquenter différentes « familles »**

**> Wharton :** « Mrs Archer, qui aimait à mettre en axiomes sa philosophie sociale, disait : *nous avons tous quelques chéris dans la racaille*. Encore qu’elle fût osée, la phrase était juste, et plus d’un membre de cette société exclusive en avouait secrètement la vérité » (p. 36). De fait, Newland prend plaisir à discuter avec Rivière ou Ned Winsett, deux intellectuels qui, s’ils ne sont pas du même monde que lui, suscitent chez lui une forme d’admiration dont il se nourrit : « Archer enviait pour son ami le sort du jeune précepteur qui, si pauvre d’argent, s’était par ailleurs si richement alimenté » (p. 203).

**> Eschyle :** Dans *Les Suppliantes*, les Danaïdes s’apprêtent à être adoptées et à adopter une nouvelle famille : les Argiens. « Argos s’est prononcée d’une voix unanime, et mon vieux cœur s’en est senti tout rajeuni. (…) Nous aurons la résidence en ce pays, libres et protégés contre toute reprise par un droit d’asile reconnu » (p. 80-81). Le mythe commun d’Io leur a permis de renier une famille – Égyptos et ses fils – au profit d’une famille plus aimable et tout aussi légitime du fait de leurs ancêtres communs.

**> Spinoza :** Le philosophe vit à Amsterdam, dans une ville qui est une mosaïque de communautés, religieuses en particulier. Il le rappelle dans sa préface, affirmant « vivre dans une république, où une entière liberté de juger et d’honorer Dieu selon sa complexion propre est donnée à chacun » (p. 48). Sa réflexion naît précisément de cet état de fait et le pousse à réfléchir à une configuration qui permette la bonne entente entre communautés. Les commerçants hollandais ne demandent pas à leurs clients s’ils sont juifs ou protestants, et cette mixité ne les empêche pas de vivre plus ou moins en bonne entente.

1. **La communauté doit renoncer à encadrer le bonheur de l’individu**

**> Wharton :** La rébellion de l’individu face au prétendu bonheur que prétend lui offrir la communauté est visible dans la confrontation entre Mme Olenska, attachée à sa liberté, et Newland, plus conventionnel : « Franchement, que gagneriez-vous qui pût compenser la possibilité, la certitude d’être mal vue par tout le monde ? /Mais… ma liberté : n’est-ce rien ? (…) L’individu, dans ces cas-là, est toujours sacrifié à l’intérêt collectif » (p. 126).

**> Eschyle :** Dans *Les Sept contre Thèbes*, la harangue initiale d’Étéocle nous fait comprendre pourquoi il se bat : pour que les dieux « ne courb[ent] pas un pays libre, une ville fondée par Cadmos, sous un joug d’esclave » (p. 159). Il faut se battre pour la cité, non parce que celle-ci nous procurerait le bonheur, mais parce qu’il n’y a pas d’individus libres dans une ville asservie. Cette idée se trouve confirmée dans les propos du chœur, qui évoque « une troupe suppliante de vierges qu’épouvante l’esclavage » (p. 160). Le combat est donc bien celui de la liberté, et non du bonheur.

**> Spinoza** propose une réflexion sur l’objectif de l’institution de la communauté, au chap. 20 du *TTP* : « Ce n’est pas pour tenir l’homme par la crainte et faire qu’il appartienne à un autre que l’État est institué ; au contraire, c’est pour libérer l’individu de la crainte, pour qu’il vive autant que possible en sécurité, c’est-à-dire conserve (…) son droit naturel d’exister et d’agir. (…) La fin de l’État est donc en réalité la liberté » (p. 193). La fonction de l’État est de permettre la liberté de l’individu, non son bonheur, même si celle-là est la condition de celui-ci. L’État doit fournir un cadre favorisant une vie heureuse, sans pour autant imposer le bonheur.

1. **Faire communauté, même provisoirement : une expérience offerte par les œuvres**

Les œuvres, enfin, nous permettent de recréer un autre type de communauté, celle des lecteurs, qui invente un commun singulier et nous guide, sinon vers le bonheur, du moins vers une vie pensée et consciente d’elle-même.

> Wharton : Le roman met ponctuellement en scène des communautés réunies autour d’une création. Archer tente ainsi de créer avec May une « communauté de lecteurs », même si les résultats sont mitigés : « Elle s’était même essayée à la lecture, et déjà elle était assez avancée pour se moquer avec lui de la fade sentimentalité des *Idylles* de Tennyson, mais non pour goûter la beauté d’Ulysse et des Lotophages » (p. 62).

> Eschyle : Le théâtre, et spécifiquement la tragédie, s’inscrit dans un rituel social et religieux puisque les pièces étaient jouées à l’occasion de fêtes religieuses, les Dionysies. La fonction du théâtre grec est précisément de fonder la communauté autour de mythes partagés dans lesquels elle se reflète et se pense.

> Spinoza : Le philosophe, à la fin de sa Préface, programme comme lecteur idéal un « lecteur-philosophe » (p. 59), intelligent et ouvert, par contraste aux « non-philosophes » pétris de préjugés et de superstitions. Spinoza en appelle à l’intelligence du lecteur qui ne doit pas renoncer à exercer son jugement critique, donc à débattre. La lecture de Spinoza contribue ainsi à l’élaboration d’une communauté de lecteurs éclairés.

**Conclusion**

La réflexion de Gide nous a permis dans un premier temps de comprendre que la communauté familiale était en effet exaspérante, du fait de sa fermeture et de sa prétention exclusive à assurer le bonheur de ses membres. Néanmoins, nous avons pu voir dans un deuxième moment que cette prétention n’était pas tout à fait dénuée de fondement, ce qui explique que la famille puisse tout à fait devenir un objet d’amour. Enfin, la condition d’un rapport sain à l’expérience familiale réside peut-être dans la nécessaire ouverture de celle-ci à d’autres moyens de faire communauté et dans son renoncement à être la source unique du bonheur de l’individu.